

En ces temps où il faut prendre soin de nous – physiquement, moralement et intellectuellement –, Le Sonneur a décidé de proposer une partie de son catalogue numérique* à petit prix. Nous sélectionnons 10 titres par semaine jusqu'à la fin du mois d'avril.

Cette première semaine (jusqu'au 14 avril) nous mettons en avant :

**nous vous suggérons chaque semaine une plate-forme indépendante de téléchargement*



Albert et l'argent du beurre

Laurent Rivelaygue

Un homme se lance dans l'écriture d'un premier roman : *Albert et l'argent du beurre*. Rapidement, l'intrigue piétine. Débute alors une lutte sans merci entre l'auteur et ses personnages, bien décidés à recouvrer leur liberté.

Un texte incorrect et jouissif où, derrière le mordant de la farce, point un regard sur notre temps.

« *Un roman salubre et revigorant. Une lecture fortement recommandée en temps de crise.* »

Alain Nicolas, *L'Humanité*

« Cette empoignade entre le créateur et ses créatures réjouit par ses éclairs d'absurdité. »

Libération

[> version numérique](#)



Les Huit Enfants Schumann

Nicolas Cavallès

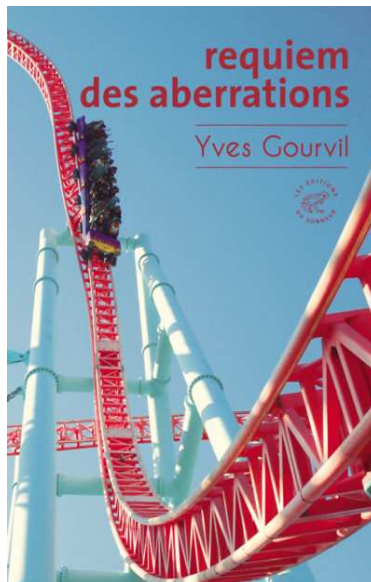
« En Schumann, la musique avait trouvé l'une de ces proies de choix qui, promptes à céder aux sirènes esthétiques, leur aliènent bientôt toute leur existence, quitte à nuire à leurs proches et à les emporter avec elles dans leur chute. Tel fut le lot des enfants Schumann. »

Nicolas Cavallès retrace dans cet ouvrage le destin du compositeur et de la pianiste Robert et Clara Schumann, et de leurs huit enfants, tous frappés – de près ou de loin – par l'impératif absolu de l'art. Il sonde ainsi les notions d'héritage et de transmission familiale, et offre une réflexion subtile sur l'enfance, l'individualité et l'infinie solitude de l'homme.

« En relatant ces destins dans un style à la fois lyrique et précis qui rend justice au romantisme du musicien et à la nécessaire rigueur du compositeur, Nicolas Cavallès dessine en creux, magnifiquement, le portrait de ce génie tourmenté. »

Éric Chevillard, *Le Monde des Livres*

[> version numérique](#)



Le Requiem des aberrations

Yves Gourvil

Quand Moïse Chant-d'Amour lui présente son projet de parc d'attractions consacré à la musique classique, son ami d'infortune (et narrateur) se demande si cette aberration n'est pas le fruit des dommages que le whisky aurait pu faire au cerveau du malheureux. La visite du lieu prévu pour son implantation ne fait que renforcer ce sentiment de panique : une friche industrielle au nord de Paris, abandonnée par les humains et désertée par les rats. Commence pourtant dans cet improbable Disneyland de la musique une aventure humaine qui va regrouper un bel échantillon d'humanité, celle de la marge, sans papiers, SDF ou anarchistes revenus de tout. Et pour fédérer tout ce monde, une chorale au répertoire aussi divers que ses membres, de Bach à Wagner, de *O solitude* à la *Butte rouge*.

« Nourri d'une langue imagée et truculente, ce premier roman est une invitation à la solidarité, aux retrouvailles avec une belle humanité et à la fugue musicale ! Vous allez vous régaler ! »

Valérie Caffier, *Librairie Le Divan*

[> version numérique](#)



Contes d'une poche et d'une autre poche

Karel Čapek

Les Contes d'une poche et d'une autre poche, qui relèvent du genre policier avant l'heure, dissèquent la vérité et jouent avec notre capacité à juger. Crimes, disparitions, énigmes, mystères, enquêtes, ces textes en forme de paraboles continuent de nous hanter longtemps après leur lecture.

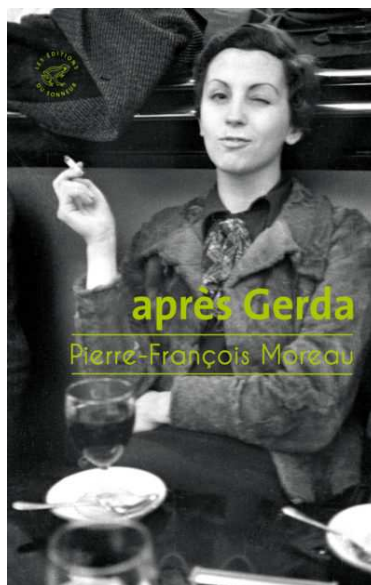
« Il est temps de lire Čapek pour le rire insouciant qu'il crée dans ses contes, rire derrière lequel pointe souvent l'angoisse. »

Arthur Miller

« La lecture la plus agréable (et j'utilise cet adjectif sans malice aucune) que je connaisse ! »

Milan Kundera

[> version numérique](#)



Après Gerda

Pierre-François Moreau

À la fin du mois d'août 1937, le reporter de guerre Robert Capa débarque à New York après une traversée de l'Atlantique en paquebot. Il a 23 ans, il est déjà veuf : un mois plus tôt, sa compagne photographe Gerda Taro a été tuée lors de la guerre d'Espagne à Brunete, près de Madrid, alors qu'il se trouvait à Paris.

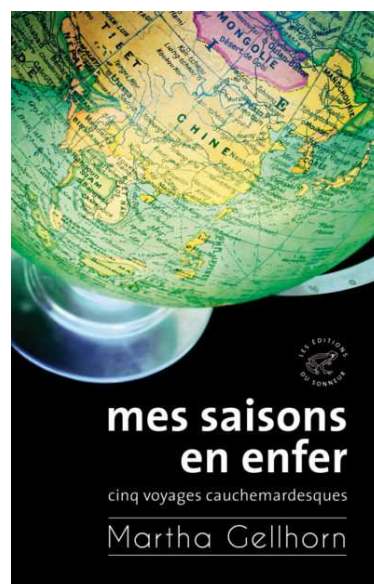
Ce séjour est l'occasion pour Capa de s'extraire de son désespoir et de mener à bien un projet de livre. Un album à la mémoire de Gerda, intitulé *Death in the Making*, pour évoquer en images les douze derniers mois qu'ils ont passés en Espagne à couvrir la Guerre civile.

Après Gerda, livre sur la naissance d'un livre, roman où se mêle histoire et fiction, recrée le tourbillon de ces six semaines à New York, lors desquelles remontent les souvenirs de cette année 1936-1937, ses violences, ses déchirements qui bouleversèrent aussi bien le couple Taro-Capa que l'Europe entière.

« Pierre-François Moreau, a accumulé une somme incroyable de renseignements sur son héros : une foule de détails sur sa vie, sur son époque et sur le milieu que fréquente son Robert Capa, dont les ressorts psychologiques sont mis au jour au fil du récit. Il narre le tout dans un style serré qui ne lâche pas le lecteur une seule seconde. »

Jean-Pierre Han, *Les Lettres françaises*

[> version numérique](#)



Mes saisons en enfer

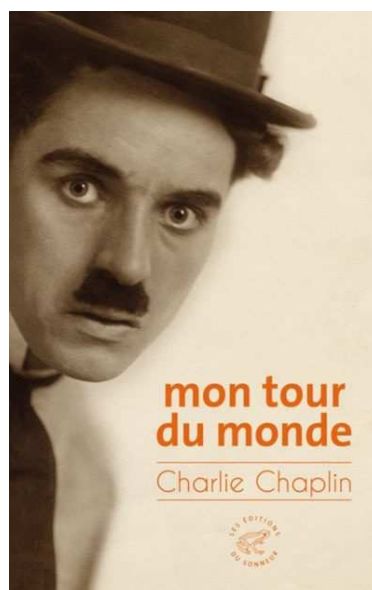
Martha Gellhorn

L'illustre correspondante de guerre américaine Martha Gellhorn (1908-1998) est l'auteur de nombreux récits, nouvelles, novellas et romans. Dans *Mes saisons en enfer*, elle nous raconte, avec une grande liberté de ton, ses périples les plus éprouvants : la Chine de Tchang Kai-chek – en compagnie de son mari d'alors, Ernest Hemingway, qu'elle surnomme le Compagnon réticent –, la mer des Caraïbes où elle se lance à la poursuite des U-Boots nazis, le continent africain qu'elle traverse d'ouest en est, la Russie soviétique où elle rend visite à la veuve du poète Ossip Mandelstam, et enfin Israël, qui lui inspire une réflexion pleine d'humour sur l'ennui comme moteur au voyage. Sans concession pour elle-même, avec une curiosité qui jamais ne s'émousse, Martha Gellhorn déploie, dans chacun de ces récits, une joyeuse fureur et une élégante ironie. Le lecteur se réjouit de la suivre dans ses tribulations, tout en se félicitant – souvent – de ne pas être de l'aventure.

« *Si les Choses vues de Victor Hugo sont le manuel technique du journalisme, Mes saisons en enfer devraient devenir le bréviaire du reportage en milieu hostile.* »

Sylvain Tesson, *Lire*

[> version numérique](#)



Mon tour du monde

Charlie Chaplin

Février 1931 : Charlie Chaplin (1889-1977) rejoint son Angleterre natale pour y présenter son dernier film, *Les Lumières de la ville*. Abattu par des problèmes personnels, déstabilisé par l'avènement du cinéma parlant, il ressent le besoin de s'éloigner de son travail, de ses affaires et des États-Unis, son pays d'adoption.

Une fois à Londres, il décide d'entreprendre un tour du monde qui le mènera, au gré de ses rencontres, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France, en Algérie, en Espagne, en Suisse, au Sri Lanka, à Singapour, en Indonésie, au Japon. Au faîte de sa gloire, il est accueilli à chacune de ses étapes comme une véritable star et est reçu par les personnalités – politiques, artistiques et scientifiques – de l'époque : Winston Churchill, Marlène Dietrich, Albert Einstein, H. G. Wells, Aristide Briand, Gandhi, Albert Ier de Belgique...

S'il est grisé par sa notoriété, Charlie Chaplin reste des plus attentifs à la crise qui secoue alors le monde. Il observe, écoute, analyse, s'engage. Ce voyage de près d'un an et demi confirmera le cinéaste dans ses préoccupations : à son retour aux États-Unis, il réalisera *Les Temps modernes* en 1936 et *Le Dictateur* en 1940, illustrations éminemment économique et politique des constats que Chaplin aura faits lors de son tour du monde.

« Chaplin parle peu de lui : on découvre juste qu'il aime Nietzsche, Schopenhauer, Emerson, Plutarque et la Bible, et qu'il pleure à Kennington, le quartier où il grandit dans la pauvreté. Son récit reste néanmoins un document jouissif sur un monde qui n'allait pas tarder à disparaître. »

Nicolas Ungemuth, *Le Figaro magazine*

[> version numérique](#)



Il me faut te dire

Arlette Farge

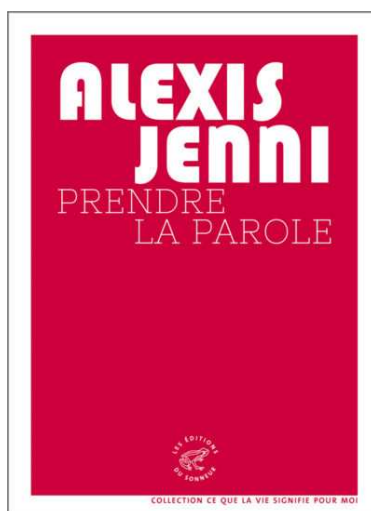
Arlette Farge a le goût des autres, gens du passé, gens du présent. Aussi attentive à la marche du monde qu'attirée par les petites choses de la vie, cette irréductible fonceuse n'a pas hésité un instant à s'exposer : dire ce que la vie signifie pour elle. L'exploratrice des archives, toujours soucieuse du réel, fait ici acte d'imaginaire tout en nous offrant un de ses grands plaisirs : écrire des lettres, des vraies, avec un crayon et du papier. Prendre le temps de songer à une personne, lui faire part d'un rien joyeux, d'une émotion, d'une pensée, et d'une main vive, pétillante, chaleureuse, dessiner des phrases qui donnent sens et plaisir. Enfin, choisir un joli timbre et se rendre à la poste. C'est sa façon de faire lien, de prendre soin. *Il me faut te dire* est un recueil de lettres adressées à des personnes fictives – ou presque – un ami, un collègue, un petit-fils, un pauvre gars sorti tout droit de son XVIIIe siècle... Chez Arlette Farge, tout est source d'étonnement, d'émotion : paysage, film, bruits de la ville, couleurs, lectures ; tout mène à l'humain, geste, parole ; tout mène au partage.

S'approprier les mots d'Arlette Farge, c'est lire notre propre vie ; c'est bien là tout son talent : nous faire croire d'emblée qu'elle s'adresse à chacun d'entre nous.

« L'élégance avec laquelle l'auteure réconcilie l'authentique et le fictif, l'élévation de la pensée vous laissent avec le plaisir d'avoir été, le temps d'une lettre, l'ami d'Arlette Farge. »

Agnès Mannoorettonil, *Revue Études*

[> version numérique](#)



Prendre la parole

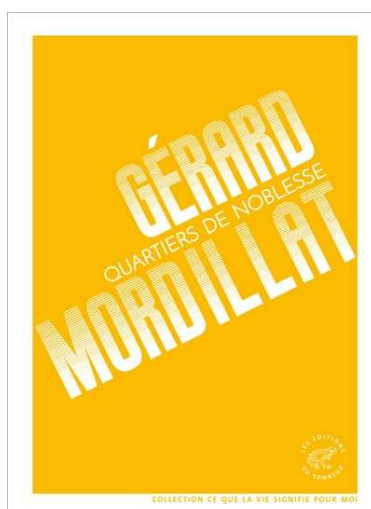
Alexis Jenni

Tout gamin, le rouge aux joues et le souffle court, Alexis Jenni bredouillait, bégayait jusqu'à l'étouffement. Dans *Prendre la parole*, l'écrivain fait le récit de sa conquête des mots : c'est par l'écriture et elle seule qu'il a appris à prendre place parmi les hommes, appris à enfin oser parler. À la fois grave et tendre, il nous offre une part de lui-même, nous indique le chemin de la sérénité et de la liberté – celui de la littérature.

« Une réflexion sincère sur la place que les mots et la littérature confèrent à nos pauvres existences humaines. »

Librairie Ombres blanches, Toulouse

[> version numérique](#)



Quartiers de noblesse

Gérard Mordillat

Politique et joyeux, tonique et affectueux, Gérard Mordillat revendique son appartenance à la classe ouvrière, qui charpente toute son œuvre. L'écrivain et cinéaste raconte son apprentissage de la vie, ses écoles buissonnières, ses rencontres riches en amitié, sa découverte du pouvoir des mots et des images. Avec son goût du bien commun, il affirme son bonheur et sa fierté d'être issu du prolétariat auquel il donne ici tous ses quartiers de noblesse.

« De nombreuses anecdotes drôles et pleines de charmes nous permettent de parcourir une partie de la vie de cet auteur, amoureux des hommes et de leur humanité, et qui depuis des décennies, se bat pour préserver un peu de justice dans son art et sa vie. »

Librairie des Batignolles, Paris

[> version numérique](#)

Portez-vous bien et à la semaine prochaine.



Les Éditions du Sonneur • 5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com